

La scène se passe à Kyoto, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, un « jour-sans-électricité ». Le moine novice Mizoguchi se rend, avec un camarade, au Nanzen-ji, un des grands temples zen de la ville. Près d'un bassin, les deux garçons empruntent la passerelle de bois qui enjambe le toboggan grâce auquel on mettait les barques à l'eau.

Le toboggan ne fonctionnait plus et la rouille couvrait les rails par lesquels les barques remontaient la pente et qui disparaissaient presque sous les herbes. Des fleurs blanches notamment, en forme de petites croix, frissonnaient sous la brise. Une eau sale et stagnante arrivait jusqu'au pied du plan incliné ; les alignements de cerisiers y plongeaient leur ombre. De notre passerelle, nous laissions nos regards errer distraitemment sur la face des eaux.

Un moment vide, sans intérêt. Et pourtant.

Entre tous mes souvenirs du temps de guerre, ce sont de telles brèves minutes d'abandon qui m'ont laissé l'impression la plus vive. Je les retrouve dans leur éparpillement, ces brèves minutes de paresseuse distraction, comme des trouées de ciel bleu dans les nuages... Mais ces instants-là, je m'étonne de les revivre avec autant de netteté, comme des souvenirs de poignante volupté¹.

Laisser errer nos regards sur la face des eaux, une eau sale et stagnante, où se reflète la silhouette de quelques arbres, un jour sans électricité. Sentir affleurer en soi, en ces instants-là, la poignante volupté d'être au monde. Quel que soit ce que l'avenir nous réserve, nous pouvons espérer que cela, du moins, ne nous sera pas retiré.

¹ Yukio Mishima, *Le Pavillon d'or*, p. 90.